



L'ex-guérillero « Jonas » Gonçalves dans la Serra das Andorinhas, à l'endroit même où il a combattu l'armée brésilienne.

À ARLES, LE PLAN CONDOR MIS À NU

Photographie. Ce fut, en 1979, un choc salutaire. Dans les colonnes du *Washington Post*, Jack Anderson révélait l'existence d'un plan d'entraide secret entre les dictatures militaires latines—Brésil, Uruguay, Chili, Argentine, Bolivie, Paraguay—pour torturer et faire disparaître les opposants politiques, avec l'appui d'ex-nazis protégés par ces régimes. Plus de trente ans après, Joao Pina, jeune photographe portugais qui collabore au *New Yorker* et à *Time Magazine*, présente dans un livre et une exposition photos des Rencontres d'Arles un magnifique travail en noir et

blanc qu'il a réalisé sur « Condor ». Il a retrouvé les survivants, qu'il ramène et photographie sur les lieux où ils ont combattu ou ont été torturés, et immortalise aussi les expressions des proches, femmes ou enfants de ceux qu'on n'a jamais retrouvés. Les bourreaux ont leur portrait aussi : ils coulent des jours tranquilles en raison des lois d'amnistie, mais cachent parfois leur visage derrière un classeur. Affaire classée ? ■ CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

Musée départemental de l'Arles antique, jusqu'au 28 août. Le livre : « Condor. Le plan secret des dictatures sud-américaines » (Ed. du Sous-Sol, 246 p., 49 €).

Hendrix en Ukraine...

Poche. Il y a cette bande de hippies menée par Alik et qui se rend au cimetière de Lviv (Ukraine) pour honorer la mémoire de Hendrix, ou plutôt celle de sa sacrosainte main droite, enterrée là clandestinement en 1970. Il y a le vieux capitaine du KGB, qui s'inquiète de l'invasion de mouettes qui menace la ville. Il y a Taras, le « vibrothérapeute », qui trimballe ses patients par les rues défoncées de Lviv à bord d'un tacot, pour qu'ils expulsent leurs calculs rénaux par voies naturelles. Et il y a cette jeune fille « allergique à l'argent » sous toutes ses formes, papier ou métal, qui



tient pourtant une boutique de change ; Jerzy, aussi, l'ancien coiffeur au chômage, et Oksanna, qui voudrait bien changer le monde. Comme toujours, il y a un monde fou chez Kourkov : son imagination est prodigieuse et les destins de ses héros, irrigués de vodka autant que de fraternité. Le tout est parfaitement troussé par ce génie ukrainien, enfant rêvé de Ionesco et des Monty Python. Il faut lire Kourkov, ses livres sont comme des coups de soleil sur les âmes grises ■ M. D. T.

« Le concert posthume de Jimi Hendrix », d'Andrei Kourkov (Liana Levi, « Piccolo », 352 p., 11,50 €).

Gilles Leroy, de A à Z

Abécédaire. C'est une séduisante manière, l'abécédaire, pour pénétrer une œuvre et un univers. Des mots, des souvenirs d'enfance et d'ailleurs, des anecdotes, des lectures, quelques exaspérations, des nuits d'amour, des morts. « Géniteur », « Un homme (ça sonne fier) », « Jardin jaloux », « Lire au lit », « Onarchie », « Plaire », « Rupture », « Télévision », « Wanderlust », « Zéro ».

Chaque entrée de cet alphabet théorique est une pierre de plus au « château solitude » de l'auteur (Prix Goncourt 2007 pour « Alabama Song », au Mercure de France), qui, au fond, ne s'y trouve jamais vraiment seul. Au château Leroy, comme un millésime, il y a des écrivains, des vedettes et des inconnus, des amants, éternels ou d'un soir, il y a le père et le grand-père, quelques journalistes sots ou faux-culs, et puis il y a Pasolini, Gorki, saint Matthieu, Edmond Jabès, Vadim,



Gilles Leroy

« Kader de Robespierre » – petit caïd de la cité du même nom –, John Cheever, Flaubert, Fitzgerald, bien sûr. Beaucoup d'hommes aussi onctueux que les phrases qui les décrivent, désirables ou désirés, aimés ou admirés, ou tout cela à la fois.

Car c'est l'autre, sans son « *altière capitale* », que Leroy cherche en cette archéologie intime et pleine de grâce. Y parvient-il ? Le lecteur, en tout cas, s'y retrouve. « *Regarde-moi te regarder me regardant* », écrit Leroy. Une jolie définition de l'écriture, de soi, et donc des autres ; de la littérature ■ MARINE DE TILLY

« Le château solitude », de Gilles Leroy (Grasset, 368 p., 20 €).

JOAO PINA - PATRICE FALOUR/STANFACE